

Je suis sauf et bien portant, mais ma maison est en cendres, et ma famille et moi nous sommes sans abri et sans vêtements. Tous nos nationaux sont, ici, dans la même situation que moi. »

*N° 18. Le Massacre dans l'école* (témoignage de Démétri Karanfilov, autrefois laitier, puis gendarme bulgare, à Serrès). — « Le samedi 5 juillet, l'armée bulgare évacua la ville. J'étais incapable de l'accompagner, car ma femme était malade. Tout demeura tranquille jusqu'au dimanche. Alors arrivèrent des *andartes* grecs (insurgés), avec des villageois et quelques soldats. Je m'étais caché et je ne vis que très peu de ce qui se passait. Le mardi, on fit feu sur ma maison et j'entendis des voix dire : « Il y a des Bulgares qui demeurent par « ici. » Ceux qui avaient parlé ainsi entrèrent et fouillèrent la maison pour rechercher les armes. Il y avait parmi eux 1 ou 2 soldats sur environ 12 hommes. On me conduisit alors au palais de l'archevêque et on m'amena devant une Commission comprenant l'archevêque de Serrès, (un vieillard), et l'évêque, (un jeune homme) ; tous les deux présidaient. Les soldats me dirent en chemin : « Nous sommes venus exterminer les Bulgares. » L'évêque me demanda qui j'étais et ce que je faisais. Je répondis que j'étais un gendarme bulgare. On me fouilla et on me prit 5 francs. On m'emmena alors dans l'une des salles de l'école secondaire de filles et on m'y laissa quatre jours, gardé à la fois par des soldats et des civils, venus de Serrès et des villages. J'étais là avec beaucoup d'autres Bulgares. Nous recevions du pain une fois par jour et, d'abord, nous ne fûmes pas maltraités. On emmena dix d'entre nous dans une salle d'en haut ; ils ne reparurent pas. Nous entendîmes des cris et nous pensâmes qu'on les avait tués. On m'ordonna, à moi et à 3 autres, de transporter deux cadavres ; ils étaient couverts de sang et je crois que c'étaient des Bulgares de Serrès. Le vendredi matin, un soldat entra et nous dit : « Ne craignez « rien, notre armée arrive, mais faites tout ce que nous vous dirons ». De la sorte, nous fûmes un peu plus tranquilles.

« A ce moment-là, on attacha deux par deux les prisonniers de notre chambre, on les conduisit là-haut et ils ne reparurent pas. Quand mon tour arriva, on m'attacha avec un autre et on nous emmena dans une chambre pleine de cadavres. Il y en avait bien cinquante ; on ne pouvait pas voir le plancher. Quelques-uns étaient en tas ; il y avait du sang partout. On me frappa sur le derrière de la tête, au cou et à l'épaule avec une baïonnette Martini. Ce fut Christo, un de mes voisins, qui me frappa à l'épaule ; je ne sais pas qui étaient les autres. Quand je tombai, un autre tomba par-dessus moi : je m'évanouis, et quand je revins à moi, quelque temps après, je vis que quelqu'un d'autre remuait, et bientôt cinq ou six s'agitèrent. Les Grecs étaient tous partis et nous